Document généré le 3 juin 2025 11:24

Études littéraires africaines

Mongo Beti : les ultimes défis d'un ancien combattant (1990-2000)

Cilas Kemedjio

Numéro 42, 2016

Mongo Beti : l'exilé de retour et l'épreuve du réel

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1039400ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1039400ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)
2270-0374 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Kemedjio, C. (2016). Mongo Beti : les ultimes défis d'un ancien combattant (1990-2000). *Études littéraires africaines*, (42), 21–36. https://doi.org/10.7202/1039400ar

Résumé de l'article

Le retour de Mongo Beti au Cameroun et sa confrontation avec la réalité de son pays ont profondément influencé ses analyses. Plongé dans la banalité de la vie quotidienne, l'auteur a ouvert une discussion féconde, même si elle a parfois été contestée, sur des sujets tels que les manifestations étudiantes de Yaoundé (au début des années 1990) ou le poids important accordé à l'ethnie en politique. Pour que ces discussions soient porteuses de sens, pour lui comme pour le public auquel il s'adressait, Mongo Beti, après des années d'exil qui l'avaient rendu étranger à son pays, a réappris la langue de la tribu. Cette attitude d'humilité a notamment permis à sa pensée d'évoluer, s'éloignant d'une dénonciation récurrente, voire dogmatique, des élites politiques corrompues pour embrasser ce que j'appellerais une posture éthique. Les échanges avec les étudiants en grève ont conforté Mongo Beti dans l'idée que la nouvelle génération saurait continuer les combats qu'il menait lui-même.

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2016

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

MONGO BETI : LES ULTIMES DÉFIS D'UN ANCIEN COMBATTANT (1990-2000)

RÉSUMÉ

Le retour de Mongo Beti au Cameroun et sa confrontation avec la réalité de son pays ont profondément influencé ses analyses. Plongé dans la banalité de la vie quotidienne, l'auteur a ouvert une discussion féconde, même si elle a parfois été contestée, sur des sujets tels que les manifestations étudiantes de Yaoundé (au début des années 1990) ou le poids important accordé à l'ethnie en politique. Pour que ces discussions soient porteuses de sens, pour lui comme pour le public auquel il s'adressait, Mongo Beti, après des années d'exil qui l'avaient rendu étranger à son pays, a réappris la langue de la tribu. Cette attitude d'humilité a notamment permis à sa pensée d'évoluer, s'éloignant d'une dénonciation récurrente, voire dogmatique, des élites politiques corrompues pour embrasser ce que j'appellerais une posture éthique. Les échanges avec les étudiants en grève ont conforté Mongo Beti dans l'idée que la nouvelle génération saurait continuer les combats qu'il menait lui-même.

ABSTRACT

Mongo Beti's confrontation with the living realities of Cameroon society during the last decade of his existence significantly impacted his rethinking of the postcolonial condition. Immersed in the banality of the quotidian, he entered into a productive, if sometimes contested, conversation on topics such as the ethnic polarization of the political landscape or the historic student strikes that took place at the University of Yaoundé in the early 1990s. In order for these conversations to emerge as meaningful, for him and his target audience, he undertook a journey to learn anew the language of the tribe, for the long exile had turned him into an alien in his own country. This posture of humility yielded significant dividends, including a departure from the recurrent, even dogmatic, denunciation of corrupt political elites, to shift to what I see as the embrace of an ethical stance. His interactions with striking students reassured him that the new generation that he had helped to train was ready to continue the struggle.

*

Dans *Mongo Beti parle*, Ambroise Kom nous apprend que, de retour au pays, l'auteur de *Trop de soleil tue l'amour* a été exploitant forestier, cultivateur de tomates, de maïs et de bananes plantains,

mais aussi éleveur de porcs, et qu'il avait également investi dans une petite épicerie, toujours avec le souci de mettre les produits de première nécessité à la portée des paysans [1]. L'écrivain a ainsi troqué sa plume contre un engagement direct au profit des populations.

Comme nous nous proposons de le montrer ci-dessous, le retour de Mongo Beti au Cameroun a aussi eu comme conséquence une reconfiguration de son discours. Dans un premier temps, nous rappellerons un élément essentiel de cette évolution, à savoir son propre statut juridique. Ensuite, nous évoquerons plus particulièrement le problème des identités ethniques et les prises de position de l'écrivain à ce sujet. Enfin, nous verrons comment, témoin essentiel des mouvements de protestation sur le campus universitaire, Mongo Beti assistera à l'entrée sur la scène camerounaise de la « réserve révolutionnaire » [2] qu'il a contribué à former.

Le refus d'être traité en « étranger »

En 1990, le premier retour de Mongo Beti au Cameroun s'effectue dans un contexte politique marqué par les revendications démocratiques et les soubresauts d'un autoritarisme politique proche de l'agonie. Les dirigeants de l'université de Yaoundé opposent une fin de non-recevoir à la demande qui leur est adressée concernant la tenue de conférences consacrées à son œuvre ; leur refus était certainement motivé par l'assimilation, justifiée ou non, de la position dissidente de l'auteur à une entreprise d'opposition politique, entendue ici comme quête du pouvoir.

La presse proche du gouvernement tente par ailleurs de le discréditer en lui attribuant un statut d'« allogénie » juridique et culturelle qui aurait dû constituer une nouvelle forme d'exil. Dans ce contexte, Mongo Beti est à la fois traité de « touriste étranger » [3], appellation curieusement pléonastique qui tend à lui dénier sa citoyenneté, et d'*awala*, c'est-à-dire d'étranger selon les conceptions attribuées au groupe ethnique béti. La télévision nationale a d'ailleurs présenté Mongo Beti, au moment de son retour en 1991, comme un « touriste français » qui, conformément au protocole

[1] KOM (Ambroise), éd., *Mongo Beti parle. Entretiens avec Mongo Beti*. Bayreuth : Bayreuth African Studies, n°54, 2002, 197 p. ; p. 17.
[2] KOM (A.), éd., *Mongo Beti parle*, *op. cit.*
[3] NTONFO (André), « Mongo Beti : de la région au pays », *Présence francophone*, n°42, 1993, p. 39-56 ; p. 40.

consulaire, se serait engagé à n'accepter aucun emploi au Cameroun [4].

Ces questions de vocabulaire sont d'autant plus sensibles que les différentes révisions constitutionnelles depuis 1972 ont reconnu une sorte de droit prioritaire aux populations dites « autochtones », d'une manière générale en les faisant bénéficier d'une protection en tant que telles, et plus particulièrement en stipulant que d'elles seules peut provenir le responsable d'une « Collectivité territoriale décentralisée » [5]. Puisqu'il y a des « autochtones », il y a donc logiquement aussi des « allogènes », des citoyens dont la présence dans le territoire des « autochtones » est moins légitime. C'est dans ce cadre qu'a émergé la thèse de l'hospitalité des ethnies « autochtones » qui auraient accueilli les « allogènes ». Mais Mongo Beti, instruit de l'expérience du colonisé qui avait vécu la ville coloniale comme espace où les Africains étaient étrangers, rappelle aux théoriciens de l'autochtonie ancestrale que la ville est une création du colonisateur :

> Je ris en entendant dire que les Betis ont accueilli généreusement (encore heureux, parce que, tant qu'à accueillir…) leurs compatriotes des autres ethnies à Yaoundé. Moi qui vous parle, ou plutôt qui écris ces lignes, j'ai connu une époque où, quand on était Africain, il fallait éviter de se trouver dans certains quartiers de cette ville passée une certaine heure, parce qu'on était à la merci des molosses spécialement dressés à la chasse aux Nègres. Je crois que ce seul exemple suffit pour démontrer que cette ville fut longtemps une ville blanche [6].

Reste que la condition de supposé « allogène » ajoute les angoisses de l'exil aux terribles réalités du retour. On se souvient qu'*Awala* est le nom ancestral légué par les traditions à celui qui se choisira successivement les pseudonymes de *Eza Boto* puis de *Mongo Beti*. Passer d'*Awala* à *Mongo Beti*, de l'ancestralité héritée à l'identité

---

[4] AZEYEH (Albert), « Biyidi, Beti, ou la quête du double heureux », *Présence francophone*, n°42, 1993, p. 89-106 ; NTONFO (André), « Mongo Beti : de la région au pays », *art. cit.* ; KEMEDJIO (Cilas), *Mongo Beti, le combattant fatigué : une biographie intellectuelle*. Hamburg : LIT Verlag, coll. Littératures et cultures francophones hors d'Europe, n°7, 2013, 429 p. ; p. 115-13.

[5] http://mjp.univ-perp.fr/constit/cm2008.htm (consulté le 25.02.2017).

[6] MONGO BETI, « Allogènes ? Autochtones ? », *Impact Tribune*, n°7, mai-juin 1996 ; reproduit dans : *Mongo Beti à Yaoundé, 1991-2001*. Présentation et notes de Philippe Bissek. Rouen : Éditions des Peuples Noirs, 2005, 457 p. ; p. 244. Nous renverrons dorénavant à ce recueil des textes publiés par Mongo Beti dans les journaux camerounais au moyen de l'abréviation *MBY*.

assumée, n'est pas neutre. Joseph Owona, professeur des universités, ministre du gouvernement et ressortissant du groupe beti, a ainsi suggéré qu'*Awala* (c'est-à-dire « les gens d'ailleurs », les étrangers) constituait un nom programmatique, qui suffisait déjà à reléguer l'auteur dans la condition allogène [7]. Le nom *Eza Boto* (c'est-à-dire « les gens d'autrui »), quant à lui, redouble et accentue l'angoisse identitaire et existentielle suggérée par le nom ancestral d'*Awala*. En revanche, le nom *Mongo Beti* (« enfant du terroir ») exprime l'intention d'un retour au lieu indigène, la volonté de consolider l'enracinement compromis par le nom ancestral sur lequel s'appuie Owona dans son invective. Utilisant la logique des identités ethniques, celui-ci entend fermer la porte du pays natal à celui qui revient, et faire ainsi de l'enfant qui rêvait d'un retour au bercail un revenant, c'est-à-dire un fantôme errant, incapable de trouver grâce auprès des vivants.

Sortir de ce statut fantomatique semble avoir été une préoccupation de Mongo Beti qui, dès *L'Histoire du fou* [8], proclame son intention de se mettre à l'écoute attentive de son pays. Certes, il confesse les difficultés rencontrées dans sa reprise de contact avec la société, mais il s'engage à faire des efforts. Cette volonté de réapprentissage semble transparaître dans sa « Lettre ouverte à [s]es frères et sœurs betis » [9], texte qui mobilise les ressources du patrimoine ancestral pour discuter la démarcation entre les allogènes et les autochtones ; cette distinction « répugne » à l'écrivain, qui se définit dans le prolongement de son long combat « contre le racisme et la xénophobie » ; s'il fallait absolument l'employer, elle n'aurait de sens au Cameroun, précise-t-il, que pour désigner les Français, mais, même pour cet usage, on le sent réticent.

> Un proverbe beti dit : *Owog na angaso, oyem na angankeu*. Traduction libre : le propre de l'étranger, c'est à la fin de retourner chez lui. L'enfant du pays, lui, restera toujours là. En l'occurrence, et n'en déplaise à certains, l'enfant du pays, c'est bien celui qu'une propagande odieuse appelle l'Anglo-Bami, au même titre que le Beti, le Peulh, le Bassa, etc. Et l'allogène, si allogène il doit y avoir à tout prix (je répugne à ce vocable,

[7] OWONA (Joseph), « L'Albatros », *Le Patriote*, n°63, 6 mars 1991 (*MBY*, p. 17).
[8] MONGO BETI, *L'Histoire du fou : roman*. Paris : Julliard, 1994, 212 p. ; p. 16-17.
[9] MONGO BETI, « Lettre ouverte à mes frères et sœurs betis », *Génération*, n°31, 19-25 avril 1995 (*MBY*, p. 196).

> ayant passé quarante ans de ma vie en France à lutter contre le racisme et la xénophobie), c'est le Français [10].

Il semble que ce soit l'un des rares emplois – en dehors de la fiction – d'un proverbe béti par l'auteur et il est significatif qu'il surgisse dans une argumentation à propos de l'appartenance citoyenne. Défenseur d'une cohabitation fraternelle entre les ethnies camerounaises, Mongo Beti souligne son rejet de la xénophobie en s'appuyant sur la sagesse ancestrale bétie. Si le Français représente l'allogène par rapport aux enfants de la famille camerounaise, Mongo Beti pourrait bien être en même temps un allogène et un enfant du pays ; la tension entre ces deux versants de son identité le hantera en tout cas jusqu'au moment de sa mort.

D'une manière générale, le libraire de Tsinga a dû « quotidiennement ajuster ses stratégies de réintégration aux manières d'être de ses compatriotes » [11], viser une nouvelle « appréhension de la grammaire de l'Afrique contemporaine » [12]. Ce nouvel apprentissage passe par la prise de conscience de l'écart entre « le pays imaginé et la réalité vécue » [13] et la remise en question de bien des dogmes que le long exil avait rendus rigides. Prendre la pleine mesure de l'écart avec le pays natal suppose l'intention de se réconcilier avec celui-ci, de viser une relation apaisée et productive, tant pour l'ancien exilé que pour la communauté nationale. Mais si, dans *L'Histoire du fou*, le narrateur, malgré ses difficultés, fait un effort pour comprendre les comportements du clan, en revanche, dans *Trop de soleil tue l'amour* et *Branle-bas en blanc et noir*, les relations se caractérisent par des discordances et des tensions. Le retour devient un « exil après l'exil », pour reprendre le titre du compte rendu que donne Mongo Beti de son premier voyage de retour au Cameroun [14]. Les retrouvailles peuvent ainsi apparaître comme contre-productives et la question qui se pose alors est de savoir si le retour a finalement été une opération positive : nous verrons plus loin que c'est bien le cas.

La difficulté qui compliquera le plus souvent les relations entre Mongo Beti et ses interlocuteurs camerounais portera sur ce qu'il

---

[10] MONGO BETI, « Lettre ouverte à mes frères et sœurs betis », *art.cit.* (*MBY*, p. 196).
[11] KOM (A.), éd., *Mongo Beti parle*, *op. cit.*, p. 18.
[12] KOM (A.), éd., *Mongo Beti parle*, *op. cit.*, p. 18.
[13] KOM (A.), éd., *Mongo Beti parle*, *op. cit.*, p. 18.
[14] MONGO BETI, « L'exil après l'exil ? L'exil est un songe », *Peuples noirs, peuples africains*, (Rouen), 14e an., n°80, mars-avril 1991, p. 110-126.

percevra, à tort ou à raison, comme un « déficit de militantisme » [15]. Le fait est qu'en ce qui le concerne, il ne se prive pas, de retour au Cameroun, de participer aux débats culturels, intellectuels et politiques. En témoignent ses échanges avec le professeur Nguijol à propos de Hogbe Nlend [16], ses querelles avec les upécistes à propos de la privatisation des entreprises publiques, ses controverses avec le journal *Le Messager*, ses coups de colère contre la *Nouvelle Expression* et *Mutations* au sujet des détournements de biens sociaux par le Président du Cameroun, ses prises de position publiques par rapport à l'arrestation et à la condamnation de Edzoa Titus [17], ou par rapport à la crise du gaz domestique, aux coupures intempestives d'électricité, aux émeutes qui ont suivi l'élimination du Cameroun au premier tour de la Coupe du Monde en 1998, etc. Mongo Beti soutient aussi les entrepreneurs camerounais contre les multinationales et ferraille avec la Banque mondiale pour assurer le respect des droits des populations lors de la construction du pipeline Tchad-Cameroun. Cette participation à la vie culturelle, politique et intellectuelle du Cameroun lui vaut de renforcer son prestige sur le marché local des valeurs politiques et intellectuelles, ce qui ne va pas sans contrepartie : son agression lors du passage d'un cortège présidentiel, ou encore ses démêlés avec les agents des Eaux et forêts en témoignent.

Affronter le tribalisme

Figure presque légendaire de l'opposition qui aboutira à ébranler les assises du parti unique, Mongo Beti dispose d'un capital symbolique qui lui permet de se faire le pédagogue d'une cohabitation interethnique harmonieuse. Cette question du tribalisme a constitué l'une de ses principales préoccupations après son retour au Cameroun. Pour lui, « le fléau exerce de tels ravages que notre survie commande de nous atteler chaque jour à une réflexion sérieuse dans ce sens » [18]. Il interprète les soubresauts ethniques comme une manœuvre de diversion à laquelle ont recours les dirigeants sans imagination pour s'accrocher au pouvoir ; pour lui, le tribalisme est le « masque d'intérêts douteux et l'argument massue de privilèges immérités et frauduleux » [19] ; c'est la « parade trop facile des cor-

[15] KOM (A.), éd., *Mongo Beti parle*, *op. cit.*, p. 18.
[16] Upéciste et ministre du gouvernement.
[17] Ancien ministre et candidat déclaré à l'élection présidentielle
[18] MONGO BETI, « Encore le tribalisme. Toujours le tribalisme », *Impact Tribune*, n°10, mai-juin 1997 (*MBY*, p. 297).
[19] MONGO BETI, « Lettre ouverte à un jeune observateur » (*MBY*, p. 116).

rompus pour conjurer les blâmes et la colère de populations bernées » [20].

Cela étant dit, sa réflexion s'éloigne d'une posture de dénonciation, au demeurant assez prévisible, mais finalement schématique et dogmatique, pour s'engager sur la voie d'une démarche éthique. Il ne s'agit plus seulement, en effet, de reprendre les sempiternelles accusations contre les politiciens qui s'accommodent du néocolonialisme et distraient l'attention en recourant à des « parades trop faciles » : il faut désormais prévenir la possible dérive de la société camerounaise vers le syndrome rwandais, exemple tragique de l'ethnocide. La « Lettre ouverte à mes frères et sœurs betis » [21], sur laquelle nous reviendrons, témoigne explicitement de cette mutation du politique vers l'éthique.

Par ailleurs, Mongo Beti n'ignore pas que les discours qui cherchent à renforcer les clivages ethniques sont des héritages de l'Histoire, et en particulier de l'histoire complexe de la guerre d'indépendance, dont le souvenir est d'autant moins bien digéré par la mémoire que la répression de l'insurrection anticolonialiste a été violente. Le Cameroun n'a toujours pas ouvert les archives du « maquis » dans la perspective d'une réappropriation de ce passé, voire d'une réconciliation qui serait un préalable à la construction d'une mémoire nationale partagée. Il faut donc s'adresser aux « bourreaux et tortionnaires d'hier [...] qui ont prospéré sur le fumier des cadavres de leurs compatriotes [et] qui tiennent le haut du pavé et du pouvoir » [22], c'est-à-dire à ceux dont la mauvaise conscience transforme le « sentiment de culpabilité en une idéologie agressive, qu'ils essaient, non sans succès, de transmettre à leurs descendants » [23].

Mais il faut aussi s'adresser aux victimes ou aux descendants des victimes, dont la diabolisation est le résultat de la « logique perverse caractéristique des criminels endurcis. [...] Atroce paradoxe qui absout l'assassin de tout repentir » [24]. L'une des conséquences de cette intolérance semble être la « haine aveugle du Bamiléké [imposée par des élites] mal préparées à leur rôle » [25]. Face aux ravages du

[20] MONGO BETI, « Lettre ouverte à un jeune observateur » (*MBY*, p. 116-117).
[21] MONGO BETI, « Lettre ouverte à mes frères et sœurs betis », *art.cit.* (*MBY*, p. 196).
[22] MONGO BETI, « Encore le tribalisme. Toujours le tribalisme », *Impact Tribune*, n°10, mai-juin 1997 (*MBY*, p. 297).
[23] MONGO BETI, « Encore le tribalisme… », *art. cit.* (*MBY*, p. 298).
[24] MONGO BETI, « Encore le tribalisme… », *art. cit.* (*MBY*, p. 298).
[25] MONGO BETI, « Mongo Beti félicite Fru Ndi », *Fraternité*, n°10, 16 décembre 1992. Discours prononcé à Mbalmayo lors de la campagne électorale du SDF

tribalisme, Mongo Beti s'interroge avec une exaspération à peine contenue : « Main basse jusqu'à quand ? » [26].

Cette contribution annonce sa « Lettre ouverte à mes frères et sœurs bétis » [27], l'un des textes les plus significatifs de son parcours intellectuel et militant. Le simple fait de s'adresser aux Bétis est significatif. Depuis son retour, Mongo Beti a compris que le peuple camerounais est convaincu d'être sous la domination du pouvoir béti. En effet, Paul Biya, un Béti, occupe le fauteuil présidentiel depuis 1982 et les fonctionnaires bétis sont très présents aux postes de direction, qu'il s'agisse du secteur politique, militaire ou économique. Les questions rhétoriques que pose la « Lettre ouverte » trahissent une préoccupation pour les difficultés quotidiennes auxquelles sont dès lors confrontés les Bétis :

> Il y a douze ans que ces prétendus betis sont au pouvoir. Le pays beti a-t-il plus de routes que les autres régions ? Et quand d'aventure route il y a, les chaussées sont-elles moins ravinées, en meilleur état qu'ailleurs ? Y a-t-il plus d'hôpitaux et de dispensaires dans nos provinces ? Plus d'écoles et des classes moins chargées ? Les frais de scolarité sont-ils moins élevés pour nos enfants ? Sommes-nous moins en butte au terrorisme des agents des eaux et forêts que les autres ? Les fonctionnaires et retraités betis sont-ils payés plus avantageusement et plus régulièrement que les autres ? [28]

Cet extrait vibre de la rumeur des rues de Yaoundé et donne presque l'impression d'écouter une conversation passionnée dans une buvette de la capitale. Il se fait l'écho des questions sociales de l'époque (1995) : salles de classes surpeuplées dans les écoles publiques, fonctionnaires à la retraite qui ne perçoivent pas leur pension, état déplorable des infrastructures routières et sanitaires… Mongo Beti s'identifie clairement au peuple beti (*nos* provinces, *nos* enfants, sommes-*nous*) auquel il s'adresse dans un langage qui lui est familier,

---

(Social Democratic Front / Front démocratique et social) pour l'élection présidentielle de 1992 (*MBY*, p. 124). En octobre 1992, Mongo Beti avait déjà signé, avec d'autres universitaires camerounais, au rang desquels Fabien Eboussi Boulaga, Bole Butake, Célestin Monga, Achille Mbembe et Daniel Etounga-Manguelle, un « Appel de l'intelligentsia camerounaise à voter John Fru Ndi », leader de l'opposition camerounaise (*MBY*, p. 119).

[26] MONGO BETI, « Main basse jusqu'à quand ? », *Génération*, n°25, 22-28 février 1995 (*MBY*, p. 187-189).

[27] MONGO BETI, « Lettre ouverte à mes frères et sœurs betis », *art.cit.* (*MBY*, p. 196).

[28] MONGO BETI, « Lettre ouverte à mes frères et sœurs betis », *art. cit.* (*MBY*, p. 194).

et ceci est peut-être l'un des effets bénéfiques du retour, l'un des signes démontrant qu'à force d'efforts, le processus de ré-apprentissage a finalement porté des fruits.

Quant à son contenu, la « Lettre ouverte » est un manifeste contre l'exclusion, qui réaffirme les droits citoyens, répudie le sectarisme tribaliste et tente de recoudre du tissu social déchiré par la « mutilation anthropologique » [29] :

> Je conclus ainsi : chères sœurs, chers frères betis, ne vous laissez pas embarquer dans la galère d'une tentative de génocide contre vos frères de l'Ouest ou d'autres provinces. Cela ne nous rapporterait rien, sauf la honte pendant des siècles et le dégoût peut-être éternel de vos compatriotes. Honte et dégoût pour le nom beti, que nos ancêtres nous ont légué ruisselant d'une éclatante noblesse. Laissons la clique corrompue des dirigeants du Renouveau [30] s'étouffer dans le précipice où s'accumulent ses échecs. Et que vienne sans tarder l'aube d'une aube fraternelle, où les différentes ethnies camerounaises, sans renier leurs différences sans lesquelles notre personnalité collective serait trop fade, privilégieront quand même d'abord ce qui les unit. Cette aube-là serait aussi celle de notre souveraineté, en un mot celle de la Liberté [31].

Ce texte, qui constitue certainement le testament de Mongo Beti à propos de la question ethnique, il est probable qu'il ne l'aurait jamais écrit depuis l'exil. La rhétorique, plus encore que la substance du texte, témoigne en effet de cet effort qu'il déploie pour interpréter le vécu camerounais. Le simple fait de s'adresser aux seuls Bétis peut se lire comme la conséquence du séjour au Cameroun : s'il a longtemps interprété le tribalisme comme une mystification inventée par le néocolonialisme pour diviser les Africains (une façon de voir qui n'est pas nécessairement invalidée dans la présente lettre), Mongo Beti a cependant eu le temps d'observer à quel point cette question travaillait en profondeur la société camerounaise. En pédagogue du vivre ensemble, il invoque l'impératif de préserver le glorieux nom béti de l'opprobre séculaire que lui attirerait un massacre.

---

[29] KEMEDJIO (C.), « La mutilation anthropologique et le réalignement de la littérature camerounaise », *Tydskrif vir Letterkunde*, vol. 53, n°1, 2016, p. 66-85.

[30] Le Renouveau est le slogan adopté par le régime de Paul Biya, Président du Cameroun depuis novembre 1982.

[31] MONGO BETI, « Lettre ouverte à mes frères et sœurs betis », *art. cit.* (*MBY*, p. 196).

Mongo Beti demeure malgré tout optimiste quant à une éventuelle résolution du problème. Sa confiance repose sur sa foi en la modernité, c'est-à-dire dans le processus historique d'ouverture cosmopolite des mondes urbains, processus qui, mené à terme, devrait entraîner une dissolution de l'instinct tribal :

> S'il est vrai, par exemple, que le tribalisme fleurit d'abord à partir du terreau de la culture paysanne et villageoise, comme dans tous les pays qui accèdent à la modernité, la culture paysanne ne tardera pas à se dissoudre dans une vision du monde plus ouverte sur les grands horizons, plus cosmopolite, plus universelle [32].

En somme, la prospérité économique aura raison des « manipulateurs de l'ethnicité » [33]. La vie quotidienne, où, par exemple, des enfants jouent librement dans les rues d'Elig-Edzoa (faubourg de Yaoundé), est une démonstration de la cohabitation interethnique. La pensée de Mongo Beti est désormais accueillante aux leçons que donne aussi le réel sous des apparences banales.

Se faisant ainsi porteur d'une pédagogie de l'humain, l'auteur du *Pauvre Christ de Bomba* se rappelle ses cours de catéchisme : « Je vous le dis en vérité, chères sœurs, chers frères betis, le tribalisme n'est pas seulement absurde, mais plus grave, c'est aussi un signe d'infantilisme, de grave immaturité » [34]. Devant la possibilité du désastre, il s'agit désormais de prévenir une conflagration ethnique : « Le spectre du Rwanda nous guette » [35], proclame Mongo Beti dans sa croisade contre l'« odieuse propagande tribaliste » [36]. La manipulation ethnique, le Cameroun l'a connue au début des années 1990, bien avant le déferlement des milices génocidaires au Rwanda, avec le développement d'une rhétorique sectaire et le déploiement de véritables milices ethniques qui avaient pour objectif, entre autres, d'intimider les populations originaires de la région de l'Ouest (Bamiléké) et des provinces anglophones. L'amalgame entre opposition politique et appartenance régionale avait alors engendré l'infâmante expression « Anglo-Bamis » et la violence ethnique qui visait ceux-ci dans la ville de Yaoundé allait s'étendre au campus universi-

---

[32] MONGO BETI, « Encore le tribalisme… », *art. cit.* (*MBY*, p. 298).
[33] MONGO BETI, « Encore le tribalisme… », *art. cit.* (*MBY*, p. 299).
[34] MONGO BETI. « Lettre ouverte à mes frères et sœurs betis », *art. cit.* (*MBY*, p. 195).
[35] MONGO BETI, « Lettre ouverte à mes frères et sœurs betis », *art. cit.* (*MBY*, p. 190).
[36] MONGO BETI, « Lettre ouverte à mes frères et sœurs betis », *art. cit.* (*MBY*, p. 190).

taire. Des groupes de miliciens ont dans ce contexte été constitués pour traquer les étudiants, suspectés d'être la colonne avancée d'une opposition elle-même soupçonnée de vouloir déposséder les Bétis de leur pouvoir ; c'est ce que rappelle l'écrivain :

> Après la propagande vint l'étape des milices, dont vous avez eu un avant-goût en 1991, quand des armes furent distribuées à des groupes de jeunes Betis, dénommés « autodéfense », qui se déchaînèrent contre les étudiants contestataires groupés en une association appelée « Parlement » [37].

Ce « Parlement », précisément, est au centre de ce qui constitue le troisième temps de notre réflexion. Avant de revenir sur les relations entre Mongo Beti et les étudiants, insistons encore une fois sur le lien entre lutte contre le tribalisme et pour la démocratie. En effet, l'État africain moderne offre une citoyenneté qui reste contrariée par des allégeances ethniques, des identités ancestrales : autant de vestiges de la situation pré-coloniale, autant de reliquats que concourt à maintenir une opposition comme autochtone /allogène, mais qui, en somme, freinent considérablement l'entrée dans la modernité impulsée par le mouvement colonial.

La dynamique parlementaire

Le 14 juillet 1991, Mongo Beti m'a adressé une lettre en réponse à un courrier dans lequel je commentais l'actualité camerounaise, alors marquée par une grève des étudiants à Yaoundé. Je lui indiquais également que cette grève était inspirée par le combat des résistants, au rang desquels il occupait une place de choix. Mongo Beti, qui allait publier [38] les mémoires des revendications de la grève, a alors eu ce commentaire :

> Je vous demande pardon de répondre si tardivement à votre lettre du 27 avril. Je craignais surtout de vous écrire dans la hâte et de bâcler mon propos, avec toute la pression des obligations professionnelles, des activités parallèles, du militantisme, des obligations de familles (car j'ai un nombre incalculable de familles, dispersées sur plusieurs continents). […] J'ai suivi le combat que vous autres, nos jeunes universitaires, menez là-bas.

---

[37] MONGO BETI, « Lettre ouverte à mes frères et sœurs betis », *art. cit.* (*MBY*, p. 191).

[38] Étudiants de Yaoundé, « Grève à l'université… Voici pourquoi les étudiant(e)s de l'université de Yaoundé ont fait grève, ou : L'incontournable conférence nationale », *Peuples noirs, peuples africains*, (Rouen), 14e an., n°80, mars-avril 1991, p. 23-53.

> Je dois dire que je n'ai pas de mots pour exprimer à la fois mon enthousiasme et ma révolte. Mon enthousiasme d'abord : comme tout le monde, je doutais de l'ardeur de notre jeunesse et même du niveau de sa conscience politique. Bien sûr, j'avais été fortement impressionné par la qualité de vos écrits et de votre propos à vous, mais je pensais que c'était, comme on dit, l'hirondelle qui ne fait pas le printemps. Quelle n'a pas été ma stupéfaction lorsque, à peine revenu ici, j'ai commencé à avoir des échos des drames dont votre campus était le théâtre. En quelques semaines, notre jeunesse s'était transformée. Ou bien, plus vraisemblablement, nous la connaissions fort mal [39].

En ce qui concerne l'influence éventuelle de son œuvre, de son action militante et de son séjour au Cameroun sur la grève, Mongo Beti précise :

> Je serais bien prétentieux, bien mégalo, si, comme votre lettre m'y encourage par ce que j'appellerais un excès d'amitié, [je voyais] dans cette brusque mutation un effet de mon bref séjour au pays. Mais ce serait aussi un excès de modestie si je refusais d'y voir ne serait-ce qu'un écho du combat que moi-même, avec d'autres intellectuels comme Ambroise Kom, j'ai mené si longtemps, dans une solitude qui m'a souvent pesé [40].

La grève estudiantine et la généralisation des mouvements de résistance contre les pouvoirs de Yaoundé représentaient, aux yeux de Mongo Beti, une validation de son combat, qui avait été souvent marginal et solitaire :

> C'est une chose extraordinaire, après tant de décennies de marginalité humiliée, de se voir ainsi en quelque sorte plébiscité par les événements. Vous l'avouerais-je ? Depuis quelques mois, il y a des jours où je me sens au paradis en écoutant Radio France International, pourtant trop laconique [41].

La montée de la clameur de la résistance sur le campus de l'université de Yaoundé signifiait donc de manière spectaculaire que le travail de conscientisation avait porté ses fruits. Elle constituait une activation de « cette révolution déjà inscrite dans notre histoire » [42]. Le testament du vieux combattant, envoyé comme une bouteille à la mer, avait finalement trouvé son destinataire idéal. En effet, Mongo

[39] MONGO BETI, Correspondance personnelle avec l'auteur, 14 juillet 1991.
[40] MONGO BETI, Correspondance personnelle avec l'auteur, 14 juillet 1991.
[41] MONGO BETI, Correspondance personnelle avec l'auteur, 14 juillet 1991.
[42] MONGO BETI, Correspondance personnelle avec l'auteur, 14 juillet 1991.

Beti, aux heures les plus sombres de sa traversée militante du siècle, a toujours persévéré parce qu'il avait foi dans le fait que ses modestes victoires, ses tribulations et ses persécutions pouvaient constituer de précieuses balises pour la jeunesse africaine. Dans le dispositif rhétorique qui structure son combat, la jeunesse est le légataire testamentaire. Et c'est donc aussi dans un but pédagogique qu'il réitère son indignation contre la manipulation néocolonialiste :

> Quant à ma révolte, vous en devinez aisément les motifs. J'ai honte de nos « frères », utilisés (et fiers de l'être) comme instruments par le néocolonialisme. J'ai honte de tant de stupidité, de tant d'irresponsabilité. Loin de moi toute intention de les absoudre : ce sont des criminels, des assassins, au même titre que les dignitaires nazis qui obéissaient à Hitler, et qui furent solennellement stigmatisés à Nuremberg. Ils ont, certes, été piégés, mais ils sont adultes, et ils devraient réaliser à la fin qu'ils sont des Africains dénaturés. Tant de crimes pour quel avenir ? pour quel résultat ? Comment ne voient-ils pas l'impasse où ils se sont laissé enfermer ? [43]

En rupture avec les « Africains dénaturés » par l'engeance néocoloniale, les grèves débouchèrent notamment sur la mise en place d'une instance de représentation démocratique qui portait le nom de *Parlement*. En adoptant ce nom qui symbolise la démocratie, les étudiants dénonçaient la dénaturation dont l'assemblée officielle des parlementaires camerounais avait fait l'objet.

Mongo Beti s'est prêté au jeu parlementaire et y a pris la parole. Il peut d'ailleurs être considéré comme le patriarche intellectuel et moral de ce mouvement de Résistance. Il s'est mis à l'écoute des jeunes acteurs de l'histoire camerounaise qui lui racontent leur part de vérité. Armé de son expérience, il resitue l'action des étudiants dans le contexte des combats du peuple noir contre le déni d'humanité. Il écoute attentivement les étudiants, les encourage, les rassure et souligne l'exemplarité de leur mouvement :

> *Mongo Beti* : Je citerai par exemple, le mouvement estudiantin qui a fait des choses extraordinaires à l'Université…
>
> *Le Messager des Jeunes :* Vous faites allusion au Parlement estudiantin ?
>
> *MB* : Oui, effectivement. J'ai beaucoup apprécié leur méthode qui était pacifiste…

[43] MONGO BETI, Correspondance avec l'auteur, 14 juillet 1991.

LMJ : Le gouvernement les a plutôt taxés de mercenaires et, pire, d'assassins !

MB : Vous savez très bien que c'est faux. Chacun sait que ces enfants n'ont jamais penché pour la violence. Vous savez autant que moi que les étudiants camerounais n'ont aucun moyen pour revendiquer leurs droits, le pouvoir étant hostile au dialogue…

LMJ : Ça je peux le confirmer pour avoir été secrétaire de rédaction à *La Voix de l'étudiant*, journal de l'université de Yaoundé. Notre directrice de publication a été déshabillée et promenée toute nue sur le campus. Son seul crime avait été d'avoir permis aux étudiants de s'exprimer. Nous avons l'impression d'être en face, non pas d'êtres humains, mais plutôt de robots programmés pour exécuter ce qu'ils font…

MB : Donc ce n'est pas parce que le Parlement a été piégé et diabolisé par le gouvernement qu'il faut se résigner. J'ai appris ce qui est arrivé à votre directrice, mais vous savez ce que le Pasteur Luther King a enduré aux États-Unis. Des hommes ont été tués, il y a eu des morts, la police a tué en Alabama. Il y a eu le Ku Klux Klan qui lançait des bombes dans les églises noires… [44]

Personnellement, je peux témoigner qu'en avril-mai 1991, lors des grèves à l'université de Yaoundé, des groupuscules se prétendant partisans de la « légalité républicaine » [45] distribuaient en effet des tracts appelant à la « purification » du campus. Il s'agissait, comme Mongo Beti l'affirme avec justesse, de milices dites d'autodéfense ayant pour objectif d'intimider les étudiants en grève. Contre les étudiants protestataires qui travaillaient à la construction d'une « communauté civile, moderne », le pouvoir de Yaoundé cherche à discréditer leurs actions et les désigne comme des « allogènes » menaçant le pouvoir béti. Les étudiants sont ainsi confinés dans une « communauté ethnique » [46], première étape de leur exclusion de la communauté nationale. Comme Mongo Beti, ils sont renvoyés à une communauté de destin : celle des « allogènes ».

---

[44] MONGO BETI, « Mongo Beti s'adresse aux jeunes », *Le Messager des jeunes*, propos recueillis par Félix Pene, n°11 et 12, février-mars 1994 (*MBY*, p. 168-169).

[45] Il s'agit d'une expression massivement utilisée par la propagande gouvernementale au Cameroun dans les années 1990 pour discréditer les revendications démocratiques.

[46] MONGO BETI, « Le mal francophone », *Le Patrimoine*, 25 mai 2002 (*MBY*, p. 425).

Au-delà de cette reconnaissance du mouvement estudiantin par Mongo Beti, un renouvellement de l'imaginaire de la résistance est également décelable. L'écrivain et les intellectuels de sa génération, ceux dont j'ai dit ailleurs qu'ils formaient « sa communauté de pensée » [47], avaient jusque-là pour seules références rhétoriques le combat anticolonialiste, la persécution des dissidences et la censure. Le discours de résistance restait tourné vers le passé et excluait les générations nées après l'indépendance ; mais en érigeant les étudiants de l'université de Yaoundé comme modèles, Mongo Beti, on le voit, organise le passage du relais aux générations suivantes, leur laissant du même coup la possibilité de se définir eux-mêmes comme acteurs de la résistance dans de nouvelles luttes.

*

En 1972, Mongo Beti, en publiant *Main basse sur le Cameroun*, s'engageait, à ses risques et périls, à faire l'autopsie de la colonisation et de la néo-colonisation. Les romans et les essais de ce que j'ai appelé ailleurs [48] le « cycle du désespoir militant » – de *Main basse sur le Cameroun* (1972) à *Lettre ouverte aux Camerounais* (1986), en passant par *Perpétue ou l'habitude du malheur* (1978) et *Remember Ruben* (1982) – participent de cette analyse. En 1991, les étudiants entreprennent un examen des maux qui paralysent l'université de Yaoundé et consignent leurs réclamations dans des mémoires ; l'écriture assume ici toute sa fonction sociale : elle engage à une transformation impérative dans le sens d'une humanisation de la société camerounaise.

Les étudiants en grève revendiquaient l'auteur de *Main basse sur le Cameroun* (un essai lu clandestinement par beaucoup [49]) comme l'inspirateur de leur mouvement. L'explosion des grèves sur le campus, quelques mois seulement après la réinstallation de Mongo Beti au Cameroun, ne pouvait que renforcer cette proximité idéologique. Certes, la contestation estudiantine exprimait des doléances classiques, concernant le surpeuplement des amphithéâtres, l'absence de laboratoires ou l'inadéquation des formations universitaires. Les

[47] KEMEDJIO (C.), *Mongo Beti, le combattant fatigué*, *op. cit.*, p. 137-180.

[48] KEMEDJIO (C.), *Mongo Beti, le combattant fatigué*, *op. cit.*, p. 38-41.

[49] Le samedi 30 juin 1972, un arrêté d'interdiction et de saisie du ministre français de l'Intérieur frappait *Main basse sur le Cameroun*, ouvrage qui avait été mis en vente le 25 juin. En 1976, après une longue bataille juridique, les tribunaux français ont ordonné la levée de l'ordre de censure. Le livre devait cependant continuer à être interdit au Cameroun jusque dans les années 1990. Détenir, voire seulement lire ce livre ne pouvait par conséquent se faire que dans la clandestinité.

étudiants sont cependant allés au-delà de ces revendications corporatistes pour rejoindre les révoltes populaires qui exigeaient une démocratisation du pays. C'est là que les protestations universitaires et la dissidence de Mongo Beti se rencontrent dans une volonté commune de liquidation du despotisme néocolonial. La grève peut dès lors apparaître comme une validation d'un long combat qui a souvent été solitaire, et la dynamique qui se met en place entre Mongo Beti et les étudiants comme une relation entre maître à penser et disciples.

En somme, la relève militante que l'écrivain avait longtemps appelée de ses vœux dans les colonnes de *Peuples noirs, peuples africains* était finalement prête. Dans le long combat qu'il menait depuis plus de quarante ans pour une société démocratique, Mongo Beti, au moment de fermer les yeux, avait finalement passé le témoin à cette jeune génération qui était si fière de lui, et réciproquement.

■ Cilas KEMEDJIO [50]

[50] University of Rochester.